

pour relever le moral de nos hommes très déprimé maintenant, en dépit de la gaieté et de l'insouciance qui sont le fond de leur caractère.

« Mes amis, leur dis-je en distribuant leur ration aux pauvres affamés, le jour se lève : encore une semaine, et vous verrez la fin de vos maux ! »

Ils ne répondirent pas ; mais un faible sourire éclaira leurs traits amaigris. Nos officiers avaient supporté ces privations avec l'entrain dont César louait Marc-Antoine et comme s'ils y étaient faits de tout temps. Ils mangeaient la fève plate de la forêt, ou l'aigrelet fruit sauvage et ces champignons étranges, de l'air d'un sybarite assis devant un festin. Et cependant l'un d'entre eux avait payé 27 500 francs ce misérable privilège ; encore avions-nous failli l'évincer comme trop « délicat » pour la rude vie africaine. Ils étaient un vivant exemple à nos engagés, dont plusieurs, certainement, continuaient à marcher soutenus par la ferme attitude de leurs chefs et la vue de ces physionomies où se lisaient la confiance et l'espoir.

Le jour suivant, nous traversions la ligne de faite qui sépare les bassins de l'Ihourou et de l'Itourou ; les froides eaux que nous avions à guéer se dirigeaient maintenant vers le nord-ouest, vers l'Ihourou. Des collines s'élevaient à droite et à gauche, les unes formaient des cônes boisés, les autres des sommets en arête, et, après une étape de 16 kilomètres, nous fîmes halte pour la nuit à Inde-karou ouest, à la base d'une éminence dont la cime domine de 200 mètres le village. Une autre marche, très courte, nous mène à 1 250 mètres au-dessus du niveau de l'océan, d'après le baromètre anéroïde, dans un hameau situé à mi-hauteur d'une montagne qu'on pourrait désigner sous le nom de Inde-karou est. De ce piédestal, enfin, nous pouvions nous rendre compte de l'aspect général du pays. Au lieu de ramper, bipèdes infidèles à leur nature, sous l'éternel crépuscule de la forêt, à six brasses au-dessous de la blanche lumière du jour, contraints à chaque minute de constater notre peu d'importance en comparaison des colonnes géantes et des piliers végétaux qui s'élevaient par millions autour de nous, debout maintenant sur le flanc d'une haute montagne déboisée, nous étions à contempler le monde de feuillage qui se déroulait à nos pieds. Il semblait presque possible de voyager sur cette ramure compacte, onduleuse et s'étendant indéfini-

ment ; notre œil la suivait jusqu'à la ligne extrême de l'horizon où elle se confondait avec la teinte azurée du ciel. Loin, très loin jusqu'à la clairière d'un village inconnu, on voyait les cimes se déployer en un tapis velouté. Toutes les nuances de vert se mélangeaient des taches pourprées que faisaient les arbres en fleur ; çà et là des cercles de feuillée montraient un brun tirant sur le rouge. C'est alors qu'on enviait le vol facile des milans et des aigles à collier blanc planant superbes dans l'air pur ! Ah ! des ailes, des ailes pour voler vers le repos et fuir ces cruels et intraitables Manyouema ! Qui de nous formulait ce vœu ? Personne, mais il était au fond de tous les cœurs.

Le 7, pendant qu'on faisait halte sur la montagne — les Manyouema avaient accaparé le village, et nos hommes, indignes de s'abriter sous le même couvert que ces très nobles personnages, étaient restés sous bois, — il s'éleva entre le chasseur Saat-Tato ou Trois-Heures et Khamis, le chef des guides, une altercation qui menaçait de mal tourner. Khamis souffleta son adversaire. Ils sont grands tous les deux, mais Saat-Tato a bien cinq centimètres de plus que Khamis. C'est un bon soldat, qui a servi à Madagascar d'abord, puis à Zanzibar en qualité de sergent, mais on l'a congédié par suite de son habitude de s'enivrer quotidiennement dès la troisième heure du jour ; son sobriquet vient de là. Saat-Tato est un homme fidèle, vigoureux, obéissant, un tireur émérite. Avec 10 kilogrammes de victuailles dans l'estomac, Saat-Tato, tout souriant, eût enlevé prestement Khamis, et lui aurait cassé la colonne vertébrale contre son genou, comme il l'aurait fait de la hampe d'une lance. Je l'observais de fort près, troublé que j'étais de voir mes hommes devenus si patients sous l'injure. Il regarda fixement Khamis, et, levant l'index, lui dit : « C'est bien, mais je voudrais te voir recommencer dans quelque temps, quand j'aurai pu souffler un peu et me remplir une bonne fois le ventre. Pour le moment frappe, je le supporterai. »

Je m'avançai, et, touchant Khamis à l'épaule, je lui dis : « Khamis, ne recommence pas. Je ne permets pas, même à mes officiers, de traiter ainsi mes hommes ! »

Le mécontentement augmentait, et quoique les Manyouema ne s'en doutassent guère, leurs cruautés mêmes nous servirent à regagner quelque influence sur les Zanzibari. Le bonheur de

retrouver des coreligionnaires mahométans les avait conduits à tout leur sacrifier; nos biens, nos vies et leur propre liberté. Mais la méchanceté et l'avarice sordide de ces hommes cruels commençaient à porter leurs fruits et à refroidir singulièrement nos hommes qu'un souffle de révolte agitait déjà. Nous n'avions qu'à observer, être patients et nous tenir prêts.

A notre grand soulagement, Khamis confessa que Inde-karou ouest est la limite extrême du territoire d'Ismail, son maître. Cependant il ne devait pas nous quitter avant notre arrivée à l'Ibouiri.

Le 8 novembre, nous fîmes un trajet de 17 kilomètres; la forêt était moins dense, la vue un peu plus étendue, la route meilleure; la moyenne de la marche en augmenta et atteignit plus de 5 kilomètres à l'heure. Le sol sablonneux et spongieux ayant absorbé la pluie, notre traite fut une véritable promenade. Les lianes n'étaient plus aussi exubérantes, de temps à autre seulement on en coupait une plus grosse ou plus obstinée. On voyait en maints endroits surgir du sol des rochers en granit de dimensions colossales, détail de paysage nouveau et qui donnait un attrait romantique à notre marche sous bois, nous faisant rêver de bohémiens, brigands et pygmées.

Le 9 novembre, une étape de 15 kilomètres nous conduisit à une station de nains; le brouillard nous avait enveloppés jusqu'à midi, et nous avons dû traverser ensuite huit torrents et plusieurs villages qui venaient d'être abandonnés par les pygmées. Khamis avec ses hommes et une demi-douzaine de leurs prisonniers s'étaient acheminés vers Ibouiri, à 5 kilomètres seulement de notre station, et nous les ralliâmes le lendemain.

Ibouiri est un des plus riches et des plus beaux établissements que nous eussions rencontrés depuis Yambouya. Il est vrai que si l'expédition avait pu se mettre en route huit mois plus tôt, elle en aurait vu un grand nombre d'aussi prospères. C'est une clairière de 5 kilomètres de diamètre, abondamment pourvue de tout ce que peut produire le sol et où les Manyouema n'avaient pas encore mis le pied. Chaque bananier des sages portait un énorme régime d'au moins 50 à 140 fruits. Quelques-uns de ces plantains mesuraient 56 centimètres de longueur sur 6,5 de diamètre et près de 20 de circonférence, assez grands pour fournir à Saat-Tato le repas

complet si longtemps désiré. L'air était parfumé d'une délicieuse odeur de fruits mûrs, et comme nous marchions avec la plus grande précaution sur les amoncellements de débris, ou nous hasardions à l'escalade périlleuse des fûts qui barraient le sentier, mes hommes ne cessaient de m'appeler pour me montrer, pleins de convoitise, les grappes superbes qui retombaient de la couronne des feuilles.

Avant d'arriver au village, Mourabo, un de nos chefs zanzibari, me dit tout bas qu'il y avait cinq villages dans la station d'Ibouiri; que toutes les cabanes étaient, à leur arrivée, au quart pleines d'épis de maïs, mais Khamis et ses Manyouema en avaient enlevé une quantité considérable pour en bourrer les huttes qu'ils s'étaient réservées par droit de préemption.

A l'entrée du village, Khamis vint au-devant de moi pour se plaindre, comme à l'ordinaire, de la méchanceté de ces « vils Zanzibari ». Des traînées de maïs sur le sol me prouvaient l'exactitude du récit de Mourabo; et comme Khamis proposait que l'expédition se logeât dans la partie occidentale du village, tandis que lui et ses gens occuperaient la partie orientale, je m'enhardis à m'y opposer. Ayant quitté le territoire de son maître, nous prétendions être maintenant chez nous, et je m'abstieudrais à l'avenir de lui demander conseil sur ce que nous avons à faire; désormais pas un grain de maïs, pas une banane, pas un plantain, pas un seul produit indigène ne sortirait du pays sans mon autorisation. « Sur toute la terre, ajoutai-je, en est-il d'autres que les Zanzibari qui auraient supporté plus patiemment les avanies, les insultes, les affronts dont les Manyouema les ont abreuvés? A l'avenir, je leur permets de se venger de la façon qu'il leur plaira ». Khamis, sans mot dire, fit un signe d'assentiment.

Notre premier soin après avoir rassemblé les provisions et assigné un quartier à mes hommes fut de leur distribuer cinquante épis par tête et d'établir avec les naturels des rapports de bonne amitié. Après une heure de palabre, il fut convenu que, pour tout le temps de notre séjour, ils nous abandonneraient la partie orientale de leurs plantations, à compter d'un certain ruisseau; je décidai même Khamis à entrer en arrangements avec eux. Pour un paquet de baguettes de laiton, Boryo, le principal chef balessé du district, me vendit cinq poulets et une chèvre.

Quels repas que ceux du 10 novembre ! Depuis le 31 août, pas un des membres de l'expédition n'avait mangé son content : maintenant affluaient bananes, plantains verts ou mûrs, patates douces, herbes potagères, ignames, fèves, cannes à sucre, maïs, melons, tout cela en quantité telle qu'une troupe d'éléphants aussi nombreuse que la nôtre, n'en eût pas consommé davantage en dix jours. Chacun pouvait donner carrière à un appétit si misérablement traité jusque-là.

Le temps ne nous manquerait pas pour mettre à profit cette abondance, car il nous fallait attendre M. Jephson et ses quelque soixante Zanzibari : équipage de l'*Avance*, escouade de secours, convalescents d'Ipoto. Ibouiri était un de ces heureux séjours que j'avais tant désirés pour y refaire mes hommes. Impossible, à cette époque, de voir rien de plus hideux que mes misérables engagés : ils étaient nus ; pour quelques épis de maïs, ils avaient dû livrer toutes leurs hardes aux esclaves des esclaves d'Ougarrououé et de Kilonga Longa ; ils venaient de passer 73 jours de disette et 13 de famine absolue ; leur peau se collait aux os ; leurs forces étaient épuisées ; leur teint, jadis d'une admirable couleur de bronze huilé, offrait maintenant le mélange d'un noir sale avec la cendre de bois. Leurs yeux hagards, sans cesse en mouvement, trahissaient le sang vicié, l'induration du foie, diverses maladies. Ce galbe autrefois superbe, ces muscles aux lignes arrondies et gracieuses, tout cela avait disparu... Ils semblaient dignes d'habiter un charnier et non un campement où, à chaque minute, les hommes pouvaient être appelés à combattre.

Khamis, le guide manyouema, me proposa le lendemain de s'avancer vers l'est en quête d'un bon sentier ; il tenait du chef Boryo que le Pays des Herbes n'était pas loin, et, avec une poignée de naturels et trente de mes carabines, il se faisait tort de découvrir quelque chose d'intéressant. Je fis venir le chef ; autant qu'il me fut possible de comprendre, il m'assurait que d'un lieu nommé Mandé, situé à deux bonnes journées de marche, c'est-à-dire à 48 kilomètres, on voyait cette Terre de l'Herbe ; que les troupeaux venaient en si grand nombre s'abreuver à l'Itouri que la rivière en était « gonflée ». Ces paroles cadraient si bien avec mon ardent désir de savoir si nous approchions enfin du pays découvert, que, Boryo nous offrant des guides, je fis appel aux gens de bonne volonté. A ma très

grande surprise, 28 hommes s'avancent, aussi désireux de courir à de nouvelles aventures que si depuis plusieurs mois ils eussent vécu au milieu de l'abondance. Khamis et la petite troupe partirent presque aussitôt.

Malgré ma défense sévère de toucher aux terrains de réserve des naturels d'Ibouiri, un de nos larrons y fit une descente avec un camarade. Ils emportèrent dix-neuf poulets, et en dévorèrent deux séance tenante ; ils avaient coupé le cou aux dix-sept autres quand nos policiers, tombant sur eux, interrompirent une discussion au sujet de ce qu'il fallait faire des plumes : la chair et les os desdites volailles ne leur avaient pas causé ce souci. Deux autres maraudeurs dépêchèrent toute une chèvre, sauf la tête. Les estomacs des Zanzibari peuvent se distendre indéfiniment.

La conduite des naturels d'Ibouiri fut parfaite de tous points et l'ingratitude de mes hommes me faisait réellement honte. Le chef et sa famille habitaient avec nous, et une demi-douzaine de fois par jour nous échangeions nos « Bodo ! Bodo ! Oulenda ! Oulenda ! (Paix ! paix ! ) » Mais nos malheureux engagés avaient tellement souffert depuis dix semaines que quelques excès de leur part ne pouvaient me surprendre. Je ne crois pas que dans toute la partie de ce vaste monde à moi connue, il fût possible de trouver une troupe d'hommes qui eût supporté une telle misère avec autant de douceur et de résignation. Pas de viande, pas de grain, pas de manioc, pas de banane, rien de ce qui soutenait ordinairement leur existence. A chaque campement, quelqu'un ne se relève plus de sa natte ; sur la route, d'autres s'affaissent pour mourir ; d'autres, affolés par la faim, se plongent dans les profondeurs de la forêt, abandonnant les camarades au triple labeur de porter les munitions, les bagages et de résister aux peuplades guerrières dont ils traversent le territoire. Poussés à bout qu'ils étaient par le désespoir, et par ces souffrances prolongées, par le manque de confiance dans leurs officiers, qui est-ce qui aurait pu les empêcher de saisir leurs carabines et, par une seule décharge, de se défaire de leurs chefs, de les manger au besoin et de secouer en un instant cette autorité qui, pour ce qu'ils en connussent, les entraînait à une perte certaine !

Done, tout en plaignant les naturels ainsi traités quand ils le méritaient le moins, je ne pouvais effacer de ma mémoire

ces longues journées de jeûne qu'ils avaient supportées dans ce territoire immense, ces solitudes qui s'étendent des rapides de Bassopo à l'Ibouiri, au milieu de cette forêt sur les limites de laquelle nous nous trouvions présentement, je voulais le croire. Leur patiente obéissance — en dehors des larcins et autres peccadilles, — leur fidélité constante, leur pitié quand ils nous voyaient aussi souffrir de la faim, nous apportant les plus beaux des plantains cueillis dans les bananeraies, les plus gros et les plus mûrs des fruits de la forêt; leur conduite en somme assez courageuse, l'espoir qu'ils avaient su garder pendant ces longues semaines d'adversité, tout cela atténuait grandement leurs offenses, et il fallait attendre que l'abondance et la réflexion les fissent revenir à de meilleurs procédés. Presque à tous les trois ou quatre kilomètres de cette Terre de la Faim qui s'étend entre l'Itouri et l'Hourou, un des leurs était tombé; son cadavre moisissait et pourrissait sous la sombreur silencieuse, et sans la loyauté des survivants, nul homme n'aurait pu donner ces tristes et navrants détails sur les dures épreuves des mois de septembre, octobre et de la mi-novembre.

Plus j'acquies l'expérience de la nature humaine, plus je pénètre ses profondeurs, plus je suis convaincu que, pour une très grande partie de son essence, l'homme est un pur animal. En le nourrissant bien, et régulièrement, on peut le persuader ou le contraindre à exercer ses forces; l'amour et la crainte le conduisent aisément, le travail ne l'effraye pas, quelque dur qu'il puisse être. Mais quand il a faim, mieux vaut ne pas oublier le *Cave canem* inscrit sur la loge du portier de la maison romaine; un lion à jeun tenant entre ses pattes un quartier de viande crue n'est pas plus féroce; sa colère n'est pas plus prompte à s'enflammer. La dure discipline, les pesants fardeaux, les marches interminables dans une région absolument inconnue, n'ont jamais irrité mes hommes tant que leur estomac était plein et que leurs organes digestifs avaient une occupation suffisante. Mais la vue même d'un camarade pendu haut et court n'a pu les retenir quand la faim leur rongait les entrailles. Les aborigènes de l'Ibouiri vivent dans l'abondance, l'excès de graisse les rend doux et paisibles; mais les nomades de la forêt, les maigres pygmées sont, paraît-il, aussi féroces que des bêtes de proie et n'aban-

donnent pas le combat avant d'avoir vidé leur carquois.

Le 12, on m'apprend que Khamis, ce Manyouema qui partait soi-disant pour explorer la contrée à mon profit et me faire des amis à l'aide des naturels, n'a pu, par sa faute, réussir dans sa mission; il est fort désappointé. Les habitants de l'Ibouiri oriental lui ont tué deux hommes. Je lui mande de revenir au plus tôt.

Les puces de la hutte sont tellement intolérables que, pour obtenir quelque repos, je fais dresser ma tente dans la rue.

Le 13, pendant une tournée d'inspection au campement, je suis vraiment abasourdi de voir toute cette ripaille et les préparatifs qu'elle nécessite : personne qui ne s'occupe à concasser du maïs, à réduire en farine les bananes grillées au feu, à broyer à bonnes et belles dents les énormes bouchées qu'on enfourne, et à se venger à outrance des jeûnes forcés de ces deux mois et demi.

Khamis rentre le 14 avec un grand troupeau de chèvres, prises il ne dit pas où. Il me fait la grâce de nous en octroyer seize. Son motif réel n'était point de chercher des routes à notre bénéfice, mais bien d'étendre vers l'est, avec notre secours, les conquêtes de son maître Ismaïl, et de réduire les naturels d'Ibouiri à la misère où sont maintenant ceux d'Ipoto. Pourtant, quoiqu'il soit de force à exécuter tout seul cette dernière besogne, l'avidité du sot personnage lui a si bien fait oublier les flèches empoisonnées des indigènes, qu'il a perdu trois de ses hommes. Il paraît qu'en apercevant les chèvres en question, Khamis n'a plus songé à sa mission d'explorateur et a lancé ses Manyouema en avant, gardant près de lui mes hommes, qui, en conséquence, n'ont pas pris part à ce brigandage. Il revenait au village menant deuil sur le sort de trois de ses plus actifs camarades, quand il rencontra Boryo, le chef de l'Ibouiri oriental, et, sans dire une parole, s'élança sur lui et le fit prisonnier. A son arrivée, et avant de venir me parler, il donna l'ordre d'étrangler Boryo pour venger sur lui la mort des siens. J'en fus informé, par bonheur, et j'envoyai une escouade s'emparer à main armée du chef; je le cachai dans une hutte et lui recommandai de se tenir coi jusqu'au départ de Khamis.

Quel pays de cocagne que l'Ibouiri ! Nous aurions pu y rester six mois sans crainte de famine : poudings de plantains mûrs